

tout à l'heure. Ulrique comprit seulement alors qu'elle était le prétexte de toute cette mise en scène.

— Je voudrais bien qu'ils ne crient pas ainsi, — dit-elle, d'un air fatigué. — J'ai horriblement mal à la tête. Je voudrais pouvoir me coucher le plus tôt possible. Y a-t-il loin à marcher ?

L'homme d'affaires eut un geste de stupefaction.

— Mais, comtesse.... la voiture est là. Permettez moi de vous y conduire.

Elle sortit de la gare au bras de M. Dunnet et trouva sur la petite place une foule plus nombreuse encore, auprès d'une voiture.

— C'est là dedans que je dois monter ? demanda-t-elle, en hésitant à la vue de la livrée des deux domestiques et des deux chevaux.

M. Dunnet s'inclina en silence ; Ulrique monta, et il la suivit. Un tonnerre d'acclamations salua leur départ. Après un assez court trajet, pendant lequel l'homme d'affaires expliqua que sans la situation particulière de la nouvelle propriétaire, il eût tenu à honneur de lui préparer une bien plus brillante et plus bruyante réception, discrétion dont elle le remercia, la voiture s'arrêta devant une grille monumentale, le temps seulement d'attendre qu'elle soit ouverte.

— Sommes-nous déjà arrivés ?.... Où est mon sac ? — demanda Ulrique en se levant.

— Ne descendez pas encore, comtesse, — dit M. Dunnet avec un léger sourire, — l'avenue a deux milles et demi de long. Ah ! si j'avais osé ordonner des feux de joie, vous auriez vu la beauté des arbres séculaires !

Ulrique n'en demandait pas tant, elle n'ambitionnait qu'un lit pour dormir. La voiture roula longtemps sous les ramures sombres, puis, tout à coup, elle s'arrêta, après avoir tourné sur un large espace sablé, devant un massif porche de pierre. Un torrent de lumière s'échappait du vestibule par les hautes portes grandes ouvertes et ce ne fut que lorsqu'Ulrique fut arrivée presque en haut des marches couvertes de tapis du perron, en compagnie de son guide, qu'elle remarqua deux longues rangées de domestiques immobiles de chaque côté des degrés.

— Que sont tous ces gens-là ? — demanda Ulrique avec inquiétude.

— Vos domestiques, répondit l'homme d'affaires à voix basse.

Ses domestiques.... ils étaient au moins trente !

Alors, après avoir répondu d'un bref signe de tête à tous ces saluts obséquieux, elle se tourna de nouveau vers M. Dunnet.

— Où est ma chambre, — demanda-t-elle, — et puis-je avoir quelque chose à manger ?

Si elle trouverait à manger à Morton ? L'excellent M. Dunnet n'en croyait pas ses oreilles. Certes, M. Maillac, le chef de cuisine français, tenait tout près un repas qu'il estimait un grand chef-d'œuvre d'art culinaire, mais, à sa grande mortification, la nouvelle maîtresse de Morton ne consentit à prendre qu'une tasse de lait et quelques tartines de pain beurré dans sa chambre. Aussi fut-il de ceux qui, à l'office, se montrèrent le plus révérencieu-

sement ironiques pour le pauvre et extraordinaire accoutrement de l'héritière

Pendant que la livrée soupait consciencieusement et somptueusement en son lieu et place, Ulrique dormait déjà profondément dans le vaste et superbe meuble à quatre colonnes qu'elle avait eu d'abord quelque peine à reconnaître pour un lit.

Un discret frou-frou dans la chambre la réveilla. Elle ouvrit les yeux et vit qu'il était grand jour, quoique les persiennes fussent closes. A genoux devant la cheminée, une jeune femme en robe d'indienne lilas avec un bonnet de mousseline blanche sur la tête préparait le feu.

— Mais je ne fais jamais de feu pour me lever.... — s'écria Ulrique ; puis, tout à coup :

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures, mylady.

— Bonté du ciel ! Deux heures plus tard qu'à l'ordinaire !

L'étonnement qu'elle lut sur le visage de la servante la rappela à la réalité de la situation. Elle se renfonça dans les oreillers et goûta, non sans délices, le charme de ce réveil au sein d'une soudaine opulence. Elle suivait curieusement du coin de l'œil les officieuses allées et venues de la femme de chambre, et enfin, toute reposée, se leva lentement, ne se rassasiant pas d'admirer les bois sculptés, les marbres, les ors et les tentures qui l'environnaient. Une chose l'étonnait encore plus que tout : c'était de n'avoir pas encore vu Lady Nevyl. Où était-elle donc, celle à cause de qui elle avait entrepris ce voyage ?

— Lady Nevyl, mylady, est au Vieux Château, — lui fut-il répondu, — elle s'y est installée il y a quinze jours.

— Où est le Vieux Château.... est-ce loin ?

— Pas à plus d'un mille en traversant le parc.

La domestique partie, Ulrique ouvrit la fenêtre et resta en extase devant les beautés d'un parc merveilleusement entretenu et dont, en ce moment, les jardiniers ratissaient les allées. Mais elle ne s'attarda pas : elle était venue pour voir Lady Nevyl, son impatience ne lui permettait pas d'attendre davantage. Elle passa sa jaquette, mit son chapeau, et, sur la pointe des pieds, comme si elle eût marché dans un rêve, descendit le grand escalier. Elle fut heureuse de ne rencontrer personne dans le vestibule et s'élança dans le parc, ignorant, elle pour qui neuf heures était déjà le milieu de la matinée, que c'est à peine l'heure du réveil chez les plus matineux des heureux de ce monde.

Elle se dirigea à tout hasard, courant plutôt que marchant, traversant de petits bois, de gras pâturages, et se serait fatalement égarée si elle n'eût rencontré enfin un petit dénicheur clandestin de précoces couvées qui lui expliqua où elle trouverait le Vieux Château, qu'on appelait aussi la Maison du Douaire, ainsi dénommé, quoiqu'ils fussent aussi séculaires l'un que l'autre, par opposition au Château Neuf, c'est-à-dire la colossale et splendide construction où elle avait passé la nuit, sa maison à elle !

(A suivre.)